

ANDRE CHARPENTIER

DE LA CAUSE ET DES EFFETS

PREMIERE PARTIE

Sciences modernes et traditions anciennes (y compris les religions) ont toutes deux une exigence de *causalité* (d'explication) mais d'une manière qui pourrait faire croire qu'elles se concurrencent entre elles.

En réalité, si toutes deux ont bien pour intention, ou pour prétention, d'éclairer l'énorme complexité de l'univers, elles diffèrent diamétralement quant à la nature des causes envisagées et quant aux méthodes mises en oeuvre pour les découvrir. Bref, elles ne se situent pas sur le même terrain.

Rappelons qu'en bonne logique, la **cause** précède les **effets** qu'elle engendre, et qui s'ensuivent à titre de conséquences . (1)
Bien entendu, elle les contient en puissance, dès l'origine, et ils lui sont donc subordonnés, du fait que "le plus ne peut sortir du moins".

Cela étant vrai de toute cause possible, il est essentiel de distinguer deux niveaux de causalité, suivant que la Cause est envisagée comme *Première*, c'est à dire *absolue*, non précédée d'une cause antérieure, ou qu'il s'agit d'une cause *seconde*, ou *relative*, puisqu'elle est elle-même l'effet d'une cause précédente.

Dans le premier cas, où la cause est antérieure (ou, si l'on veut, extérieure) au monde physique, on parlera de *métaphysique* ; dans l'autre, on se maintiendra sur le plan *physique*, ou naturel, celui de l'expérience quotidienne, et la métaphysique apparaîtra alors, soit comme "surnaturelle", soit comme une pure illusion. (2)

(1) Du latin *consequi* : s'ensuivre.

(2) Cette dernière appréciation est celle du "matérialisme", qui considère toute réalité possible comme produite par "la matière", encore que celle-ci reste expérimentalement évanescence et insaisissable, et donc une pure abstraction.

L'expérience du monde extérieur, c'est-à-dire de ce qu'on nomme les *phénomènes* (1), ne nous propose jamais que des causes secondes, conséquences elles-mêmes d'un immense enchaînement datant des origines et impossible à remonter par la seule expérimentation.

Ni la mémoire, ni l'expérience ne peuvent nous apprendre qui vint en premier, de la poule ou de l'oeuf...

La démarche scientifique moderne, étant "expérimentale", se limite donc, dès le départ, à l'étude de ces causes secondes. Du même coup, elle doit s'interdire toute explication globale de l'univers, laissant indécise cette question, qui paraît pourtant capitale, de l'origine première.

Pour exposer la situation en termes de *catégories*, les sciences se rangent dans l'ordre du *particulier* lorsqu'elles se contentent de *décrire* les phénomènes, et dans celui du *général*, quand elles s'efforcent d'en découvrir les lois. (2)

Mais tout ce qui concerne la Cause première est d'un ordre supérieur, dit *universel*, et se trouve *ipso facto* en dehors du champ scientifique.

Le *savant*, ou comme on dit plus justement, le *spécialiste*, ne peut rien nous en dire, du moins dans l'exercice de ses fonctions.

(1) Le terme phénomènes est pris ici dans son sens premier de "choses qui apparaissent"(du grec *phainomena*), par opposition au noumènes qui sont les "choses pensées".

(2) L'xpérience physique brute (telle que l'observation d'un astre) ne livre que du particulier : il faut y appliquer le raisonnement pour en tirer des lois générales (rationnelles), comme celles de la Kepler ou Nexton..

Du reste, il se proclame volontiers *agnostique* (1) signifiant par là, bien entendu, qu'il n'a pas à se prononcer sur les questions sortant du cadre qu'il s'est fixé au départ.

Du reste, il ne nie pas forcément la réalité de ce domaine non scientifique, "idéal", dévolu à l'art et à la religion.

Il peut très bien s'y attacher "à titre privé", à condition que cet intérêt n'interfère en rien avec ses recherches purement rationnelles.

On voit donc que la majeure partie des questions que s'est toujours posées l'humanité se situe en dehors du domaine que nous appelons "scientifique"..

Or seules ces questions sont d'importance vitale puisqu'elles concernent le sens "global" de notre existence. (2)

Le scientifique auto-proclamé, ne pouvant rien nous apprendre d'essentiel sur le *pourquoi* de la vie, doit borner son ambition à décrire le *comment* de ce qu'il appelle ses "mécanismes" (3) et à les aménager à son idée.

(1) Du mot grec signifiant proprement "ignorant". René Guénon qualifiait justement de "myopie intellectuelle" cette focalisation minutieuse sur des problèmes fragmentaires. Déformation professionnelle qui entraîne une incapacité à considérer les choses de haut pour en saisir l'ensemble.

(2) Si nos contemporains souffrent d'un tel "manque de sens", c'est qu'ils ont confié leur sort à des gens pour qui la question du "grand pourquoi" n'a pas à se poser et n'a donc aucun sens.

(3) Ce terme est une erreur en lui-même, car il sous-entend qu'on puisse traiter la nature, qui est tout entière **organique**, comme un ensemble artificiel et composite.

Contrairement à ce qui se passe dans un assemblage mécanique, l'unité foncière d'un organisme fait que toutes ses parties sont interdépendantes, et qu'on ne peut en traiter une en l'isolant de toutes les autres. La biologie en particulier, entraînée dans de dangereuses manipulations, tombe tout entière dans cette erreur grossière. Finalement c'est encore la physique "cosmologique" qui pourrait présenter quelque ouverture d'esprit, encore qu'il soit abusif de la présenter comme une cosmologie véritable, car toute "explication de l'univers" doit commencer par une Cause, qui ne peut être qu'*antérieure* à sa manifestation, et donc d'ordre métaphysique. Or, le domaine revendiqué par la physique contemporaine commence une fraction de seconde **après** le présumé *Big bang* .

Tout ce qu'il peut faire devant le spectacle de l'univers, c'est de le considérer comme un *donné* brut.

Il "est là", et c'est tout, sans qu'on s'embarrasse de dire ni d'où il provient, ni à quoi son existence peut bien servir. (1)

Du point de vue de la pratique immédiate (ce qu'on appelle le *pragmatisme*), cette attitude pourrait se justifier, à la condition expresse que les techniciens ne tirent pas argument de leurs succès(2) pour dévaluer toute connaissance qui refuse d'obéir à leurs critères étriqués.

Le *scientisme* a peut-être disparu en tant que "religion scientifique" déclarée, mais en pratique, il affiche toujours des croyances dénuées de tout fondement rationnel, mais présentées comme des dogmes indiscutables. En voici un aperçu :

- Croyance en un progrès continu de l'humanité; fondé sur l'évolution du cerveau, "siège de la conscience", qui ferait de l'homme actuel une simple étape menant apparemment au "surhomme". (3)

(1) Avancer l'idée d'un **but** poursuivi par la nature serait tomber dans l'hérésie *finaliste*, contraire au dogme évolutionniste.

(2) Rappelons qu'un "prix Nobel", présenté comme la plus grande intelligence de tous les temps, est à l'origine de l'ère nucléaire, inaugurée par le lâchage d'un demi-million de civils japonais, sans parler des suites. Cela ne devrait-il pas faire réfléchir toute personne encore raisonnable sur la vraie nature de la "modernité" ? Rappelons que le "prix Nobel de la paix" remonte à l'inventeur de la dynamite...

(3) L'observateur impartial aurait au contraire de bonnes raisons de croire à l'"émergence" d'une sous-humanité suscitée par la barbarie technicienne. Il paraît que l'homme a 95% de ses gènes en commun avec le chimpanzé. Nous considérons que seuls les 5% restants sont véritablement dignes d'intérêt ; encore faudrait-il s'attacher à préserver ce patrimoine en péril..

- Présentation de la science comme *fondamentale*, alors qu'elle est en réalité un bric-à-brac de spécialités tout à fait superficielles, ce qui s'allie d'ailleurs très bien avec une complication inextricable. (1)

- Négation pratique de toute transcendance, puisqu'on affirme modestement que "*les phénomènes de la vie s'expliquent **entièrement** sans faire appel à un principe immatériel qui animerait la matière*".

Voilà qui s'appelle en bon français "vendre la peau de l'ours" **

En réalité, ces grands cerveaux sont très souvent d'honnêtes gens dotés d'une naïveté et d'une obstination extraordinaires.

Car pour afficher des prétentions aussi énormes, il faut bien qu'ils soient les premiers des illusionnés.

Mais il en est aussi d'autres, dont les intentions sont moins pures, et qui nous mènent plus ou moins sciemment à la catastrophe désormais inéluctable.

Qu'on puisse présenter comme un Progrès continu cette horreur annoncée depuis longtemps par de rares personnes lucides, donne la mesure de la duperie en cours.

Et ce sont ces gens-là qui n'arrêtent pas de condamner "'l'obscurantisme médiéval" et la "naïveté des Anciens".

Bien entendu, Il n'est pas question ici d'approuver la croyance lorsqu'elle prétend se passer de toute réflexion.

Encore qu'à tout prendre la *croyance* en des réalités immatérielles, *expérimentées* par d'innombrables générations de sages, vaille infiniment mieux que la *crédulité* des "nobélisables" et de leurs fidèles.

(1) Le simple fait de parler à tout propos de "la Science" est déjà une imposture, puisqu'il existe une quantité de "savoirs", qui n'ont le plus souvent d'autre lien entre eux que d'être infectés du même préjugé rationaliste.

(2) Au début du siècle dernier, Marcellin Berthelot, autre grand expert en explosifs, déclarait que la science avait désormais résolu les principales énigmes de l'univers.

Les scientifiques actuels, un peu échaudés tout de même, ont renvoyé cette apothéose à une date ultérieure.. A propos des "phénomènes de la vie", on aimerait savoir comment se définit la **mort**, sinon comme le départ" du principe immatériel animant la matière", et qu'on doit donc bien appeler une *âme* (*anima* : "élément qui anime).

Mais ce dernier propos risque de faire froncer le sourcil au lecteur influencé par une éducation sournoisement matérialiste.

Serait-il donc possible d'*expérimenter*, c'est à dire d'*éprouver* des réalités non matérielles ?

Certainement pas, si on compte pour cela sur la sensation physique, ou sur les méthodes de mesure chères aux techniciens.

Mais l'intelligence ne permet-elle pas des *expériences* d'un ordre tout différent ?

Répondre à cette question, c'est nous dégager de la multiplicité des sciences physiques pour affirmer la **nécessité** de cette Connaissance unitaire qu'est la métaphysique.

Et par *nécessité*, il faut entendre que cette "philosophie première" répond au principe scientifique fondamental qu'il n'existe pas d'effet sans cause. (2)

Résumons ce qui précède : contrairement aux sciences modernes dont le but ultime est de tirer de l'observation d'objets *particuliers* certaines lois *générales*, qui ne traitent jamais que de *causes secondes*, la métaphysique a pour domaine *l'universel*.

Cela signifie qu'elle utilise les ressources de l'Intellect pour se fixer sur la *Cause première*, ce qui implique de s'affranchir des limites du temps et de l'espace. (1)

Cette exigence ne peut être satisfaite par l'usage de la seule raison, présentée à tort par les scientifiques comme la forme suprême de l'intelligence, censée résider dans le cerveau, et même y être produite...

Le fait de combattre cette prétention abusive, ne revient pas à dévaluer l'usage normal de la raison.

Au titre de caractéristique humaine (faculté définissant l'*animal raisonnable*), celle-ci garde en effet une valeur éminente, **à condition de ne pas se prendre pour ce qu'elle n'est pas, et de savoir reconnaître ses limites.** (2)

(1) Cela n'a rien de mystérieux en principe, et le moindre énoncé mathématique, tel que $2+2=4$, permet déjà à un enfant de franchir en esprit ces frontières, puisque ce simple énoncé est vrai "toujours et partout".

(2) L'abus qu'on a fait d'un bien ne doit jamais en faire condamner l'usage normal (*Abusus non tollit usum*).

En effet, la raison n'a d'usage légitime que comme *intelligence seconde*, c'est-à-dire *subordonnée* à la connaissance des principes premiers, qui ne sont susceptibles d'aucune démonstration. (1)

Vouloir en faire une faculté autonome revient à la ruiner en la coupant de sa source.

Si on refuse de voir dans la raison une digne "servante" de la métaphysique, et rien de plus, elle se transforme aussitôt en "Déesse Raison", la plus cruelle des idoles.

DE LA VALEUR DES PREUVES

Voilà un moment que nous évoquons une Connaissance supérieure au raisonnement, et il est normal qu'on nous demande d'en démontrer la possibilité.

Or, de *preuve*, il n'y en a pas.

(1) La Tradition "situe" celle-ci dans le coeur (organe central), et la présente comme "solaire", alors que le cerveau, n'opérant que par "réflexion" et "spéculation" est un organe dual et périphérique ("lunaire"), simple "miroir" de l'Intellect central. VOn voit que, contrairement à l'usage moderne, le coeur n'est pas présenté comme le siège de l'affectivité (du sentiment), mais comme "organe" de l'Intellect pur ("incrée"), ainsi que le montre le latin *cordatus* qui ne signifie ni "cordial", ni "courageux", mais simplement "intelligent".

Les Grecs ont distingué on ne peut plus nettement l'Intuition intellectuelle (*Gnôsis*) de la science rationnelle (*épistèmè*).

Même Aristote, si souvent taxé de rationalisme, déclare dans ses *Analytiques* : "***l' Intellect est seul plus vrai que la science : c'est de lui que relèvent les principes.***

On ne démontre pas ces derniers, on en perçoit directement la vérité " .

Heureusement, il existe beaucoup mieux ...

Les Anglais disent familièrement que *la preuve du pudding, c'est qu'on le mange*.

Ils entendent par là que vouloir tout démontrer est une vraie manie, à relevant précisément de la folie rationaliste.

En effet, la preuve rationnelle est toujours *seconde* par rapport à l'intuition directe, figurée ici par la dégustation du dessert.

Donnons-en un exemple un peu plus relevé, celui de cette science *dure* qu'est la mathématique.

Le cours de géométrie commence toujours par l'observation *intuitive* des formes, avant toute tentative de raisonnement.

Dès la maternelle, on apprend aux petits la différence entre le cube et la sphère. Il n'est pas encore question de prouver quoi que ce soit par des formules : on se contente de montrer des modèles de carton, et les gosses **regardent**.

Il n'entre là-dedans aucune autre démonstration que celle de l'évidence.

(1)

Déjà à ce niveau purement visuel, l'intuition directe montre sa puissance. On peut se tromper dans l'énoncé d'une formule, mais il est impossible, une fois qu'on les a bien vues, de confondre les deux formes.

Ce n'est pas sans intention que nous avons choisi cet exemple, car la géométrie est un fondement essentiel du symbolisme, le langage même de la métaphysique. (2)

(1) Les termes latins *intueri* et *videre*, origines de *l'intuition* et de *l'évidence*, signifient tous deux *regarder*. Il est frappant de constater que les hypothèses qu'on nous présente comme hautement scientifiques sont toutes "contre-intuitives". Et que ce terme est souvent considéré comme une garantie de sérieux.

(2) On aurait pu avancer des modèles d'un ordre, non moins vital, à commencer par l'amour (dans toutes ses acceptions hiérarchiques), dont on sait qu'il disparaît à l'instant même où on en exige les preuves...D'ailleurs, jusqu'à une époque assez proche de nous, on a donné ce nom d'amour à toutes les forces d'interaction, comme la gravitation ou le magnétisme, sur lesquelles achoppe la physique moderne, depuis qu'elle s'est sabordée en niant l'existence de l'Ether. Voir à ce propos *Etre et Avoir* (passim), et annexes I et IV : , *Les désarrois de la physique moderne*. et *Le crépuscule des Magiciens*...

Pour en revenir à la mathématique (1) on voit que son vrai langage repose sur des bases extrêmement modestes et concrètes, mais qui servent à induire des réalités intellectuelles infiniment supérieures à celles que peut atteindre la raison. (2)

En effet, les extrêmes se touchent, et l'évidence visuelle élémentaire évoque, par son caractère **immédiat**, (3) la vision spirituelle la plus élevée. Selon l'adage : "Ce qui est en Haut est comme ce qui est en bas".

La logique occupe, entre ces deux modes de connaissance, une place intermédiaire. Elle relève du *mental*, et donc du monde psychique qui assure en effet la médiation entre le domaine corporel et l'univers spirituel.

C'est à ce titre qu'elle constitue une préparation précieuse, pour ne pas dire indispensable, à toute connaissance d'un ordre supérieur. ****

(1) Observons ce qu'a de faux l'opposition pascalienne entre "esprit de géométrie" et "esprit de finesse". On voit qu'il réduit la géométrie au C.Q.F.D., en méconnaissant la fonction essentielle qu'est son utilisation symbolique. Quant à "l'esprit de finesse" il l'attribue au coeur, lequel "a ses raisons que la raison ne connaît pas", déclaration d'ordre plutôt affectif, en avance sur la trop fameuse "intuition" bergsonienne. Au sens traditionnel, "la vision du Coeur" surpasse infiniment la raison la plus haute. Pascal est aussi mauvais métaphysicien que Descartes, ce qui ne doit pas empêcher de reconnaître à ces deux grands modernistes d'exceptionnelles qualités de physiciens et de stylistes. De vrais "prix Nobel" avant la lettre...

(2) C'est pourquoi le pythagoricien Platon avait, à ce qu'on dit, fait inscrire au fronton de son Académie : " *Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre*".

(3) Alors que la logique procède par "réflexion" sur un élément médiat : pour passer d'une affirmation donnée (ou "majeure") à la conclusion désirée, il faut s'appuyer sur la "mineure", qui est l'intermédiaire en question. Thomas d'Aquin soutenait que la seule raison pouvait amener à reconnaître la réalité du monde spirituel ; on reconnaît là son audace ordinaire. Comme on lui demandait à quoi servait alors la religion, il affirma, en bon théologien, que le voyage spirituel pouvait très bien se faire à pied, mais qu'on arrivait plus vite en se servant d'un cheval (cette monture figurant ici la pratique religieuse).

DEUXIEME PARTIE

DE LA CAUSE PREMIERE

OU POUR EN FINIR AVEC "L'EXISTENCE DE DIEU"

Nous avons donc montré jusqu'ici, en usant uniquement de l'évidence et de la "raison raisonnante", l'état d'*enfermement* où se trouve la science rationaliste. De son propre aveu, celle-ci n'aura jamais pour objet qu'une succession de causes et d'effets secondaires.

Si même, par impossible, elle arrivait à en remonter la chaîne indéfinie, elle buterait encore sur ce terme ultime dont elle ne peut rien dire, sinon le nommer "Big Bang". (1)

En effet, tout le domaine de la physique "cosmologique" commence un instant **après** ce dégagement d'énergie.

A partir de là, l'univers tout entier se développe dans une sorte de "bulle" (2) dont les sciences peuvent décrire à loisir tout l'intérieur, mais sans pouvoir s'en échapper, ni même en avoir l'idée, puisqu'elles tiennent la chose pour impossible *a priori*.

(1) Cette dénomination ne contredit pas nécessairement les données traditionnelles, qui toutes reconnaissent au départ de la manifestation un dégagement d'énergie à la fois sonore et lumineuse, sans qu'on puisse encore démêler ces deux effets. Il en reste des traces dans la langue grecque archaïque; Par exemple, Zeus est dénommé *eurypa* ("qui lance au loin ses regards" (*opsis*) ou sa *voix* (*epos*). Sa foudre est d'ailleurs une synthèse d'éblouissement et de fracas.

(2). Dont le spectacle de la terre, vue de haut, peut donner une idée. Applaudissons à cette image de beauté, offerte par les techniciens. Hélas, l'aspect contemplatif de l'entreprise, qui pourrait inciter ces derniers à la modestie, voire à l'humilité, leur échappe totalement. On se gargarise de "Conquête universelle" par *les spationautes, cosmonautes, voire astronautes*, titres ronflants accompagné d'un cérémonial ridicule. A supposer même qu'on ait réellement marché sur la lune, ce qui est loin d'être prouvé, l'immensité du cosmos ne sera jamais conquise, par de tels moyens. En attendant, le tortillard local aime à jouer au Transsibérien...

Il faut donc toute l'impertinence d'un esprit sans préjugés pour se demander ce qu'il y avait **avant** cette explosion initiale. Question à ne pas poser, selon le dogmatisme scientifique, puisqu'elle n'est susceptible d'aucune approche technique.

Mais question éminemment *pertinente* et fondée en réalité, puisque la première loi invoquée par les sciences elles-mêmes est le déterminisme.

Or, imaginer une explosion qui ne soit pas l'effet d'une *concentration d'énergie* préalable relève, non pas de la physique, mais du conte de fée.

Ce qui est vrai, c'est qu'il est impossible de dire quoi que ce soit sur la nature de cette énergie causale en usant du vocabulaire des techniques, tout absorbées qu'elles sont dans l'étude de ses effets.

Autrement dit, le langage rationnel est plus ou moins adéquat pour décrire tout ce qui se déroule dans la sphère du multiple, mais absolument inapte à décrire ce qui se trouve forcément en deçà..

Une fois posée la **nécessité** de cette source première, on est en droit de reparler du moyen de dépasser les bornes que les *savants* se sont fixées à eux-mêmes.

En d'autres termes, alors que le langage de la *physique*, celui de l'*existence*, est reconnu comme rationnel et logique, il importe de revenir sur ce qui est langage propre de la *métaphysique*.

Commençons par rappeler que l'univers physique est le domaine de la multiplicité et de la *polarisation* .

Celle-ci se manifeste par d'innombrables *contradictions*, qui sont en réalité des couples complémentaires.

Le langage qui en rend compte, celui de la raison, est donc lui-même *dual*, et fondé sur l'opposition.

Par exemple, il ne peut définir une chose qu'en commençant par dire ce qu'elle n'est pas : sa nature est donc essentiellement relative.

Le langage de la métaphysique devrait donc échapper à cette contrainte, en atteignant le véritable fond des choses, ce qu'on appelle leur *Essence*.

Et il ne pourra surmonter les multiplicités contradictoires de l'existence qu'en exprimant l'Unité fondamentale du Cosmos. (1)

En effet, "le *plus* ne pouvant sortir du *moins*" (2), l'Unité préexiste nécessairement au multiple, puisqu'elle le contient tout entier *en puissance*., exactement comme tout le devenir d'un arbre est impliqué dans sa graine. (3)

(1) Le grec *Kosmos* exprime la beauté et l'harmonie ; notre terme *univers* est encore plus net dans son affirmation de l'unité.

(2) Entendons par là que la Cause est d'un ordre hiérarchique supérieur et antérieur à ses effets.

(3) C'est ce que signifie évidemment la parabole du grain de sénevé. On remarquera à ce propos le symbolisme du "pliage". (latin *plicare*, grec *plekô*) L'Etre-Un, Principe immédiat de l'univers, est "replié" sur lui-même (im-plicite) et c'est la manifestation toute entière qui "ex-plique" tout son potentiel. Paradoxalement, l'Unité parfaite présente donc un maximum de *complexité* interne, alors que la *complication* est le fait de la multiplicité.

Le même principe s'applique à l'Existence universelle, pluralité qui, son nom le dit assez (1), est totalement dépendante de sa Cause unique. Nous avons déjà nommé celle-ci en désignant le "fond des choses" comme leur **essence**.

**On voit que L'Unité foncière et l'Essence sont une seule et même réalité (*Esse et unum convertuntur*).
C'est pourquoi la métaphysique postule (affirme) l'Etre-Un comme Cause immédiate de la pluralité existentielle.**

Jusqu'ici, le pur raisonnement nous a amenés à poser la nécessité de cette Cause première.

Mais la question reste de savoir s'il est possible d'en dire quelque chose de plus, étant donné que l'*instrument* logique, à lui tout seul, n'en est manifestement pas capable. (2)

(1) Le latin *ex-sistere* signifie littéralement "être suspendu", donc "dépendre" entièrement.

(2) Dans l'antiquité, la Cause première était présentée comme la volonté des Dieux, l'expression mythologique donnant une image personnifiée de cette Energie fondamentale.

Or, certains philosophes, sans nier la nécessaire réalité des Dieux, soutenaient qu'étant parfaitement heureux là où ils se trouvaient, ils n'avaient nul souci de leur création.

Ceci exprime, toujours sous forme d'images anthropomorphes, le caractère incommensurable de l'Unité par rapport au multiple et des "Immortels" par rapport à l'humanité.

L'Unité, en tant qu'"union des contraires", est aussi la "Grande Paix", ce qui amène à parler du "bonheur des Dieux", alors que la Guerre symbolise les affrontements multiples dont souffrent les mortels.

C'est cette objection fondamentale que répond la nécessité d'un *Logos*, c'est-à-dire d'un élément médiateur, d'un *lien* entre le monde "d'en-Haut" et celui d'ici-bas.

DES NOMBRES COMME LANGAGE METAPHYSIQUE

Nous avons déjà fait usage d'un symbolisme numérique pour montrer la réalité indiscutable (*nécessaire*) de la Cause initiale, en opposant son Unicité de Principe à la pluralité de l'existence.

Or, cette transcendance est aussi, dans l'échelle des nombres, celle de l'unité mathématique par rapport à tous les nombres qui la suivent et qui en sont issus. Cette observation montre l'analogie rigoureuse qui existe entre la science des nombres et la métaphysique.

C'est sur cette analogie que repose la symbolique des nombres, moyen d'accès privilégié aux réalités principielles (1) qui constituent l'envers de l'*illusion cosmique*.

Après tout ce que nous avons dit sur l'incapacité du langage rationnel à sortir du domaine des relativités, le lecteur pourrait s'étonner qu'on présente comme accès privilégié à la métaphysique ce qui est précisément l'expression la plus rigoureuse de cette même rationalité, à savoir le langage des mathématiques.

Nous avons déjà évoqué la solution de ce paradoxe en opposant l'utilisation calculatrice (quantitative) du nombre à sa fonction analogique, ou symbolique, laquelle est purement qualitative.

Ainsi, le nombre comporte deux faces opposées. (2)

D'une part, il sert qui sert au calcul, en établissant des *égalités*, autrement dit des équations, des équivalences quantitatives dont un des termes peut se substituer rigoureusement à l'autre.

C'est la seule fonction du nombre qu'aient retenue les sciences modernes.

(1) Dans la doctrine platonicienne, qui ne s'écarte qu'en apparence du pythagorisme, ces *archétypes* constituent une première extériorisation de l'Etre- -Un, qui est en fait le "Monde des Idées". Et ces *Idées* elles-mêmes ne se distinguent en rien des Nombres.

(2) Voir *Etre et Avoir*, où l'on envisage les "deux faces du nombre".

Mais on a vu que l'Etre est absolument transcendant à l'existence.
Il ne peut donc exister entre ces deux termes aucune relation d'égalité : ils sont *incommensurables* .

Les sciences actuelles, dans leur volonté de tout quantifier, se sont donc coupées de tout ce qui se trouve au-delà de la sphère cosmique, et qui ne saurait se mettre en équations.

Elles sont ainsi littéralement *disqualifiées* en ce qui concerne les questions proprement métaphysique.

Pour aborder celles-ci, Il nous faudra donc faire appel à un autre usage du nombre, qui est sa fonction symbolique.

Il ne s'agit plus ici de *définir* les objets en leur trouvant des équivalents plus ou moins rigoureux, mais de relever une *analogie* (ou similitude) entre le terme transcendant, c'est-à-dire la Cause première ("incrée") et les effets qui émanent d'Elle.

Cela signifie qu'il doit exister un élément *commun* entre l'Etre et "les êtres", sans quoi aucune relation entre la Cause et ses effets ne serait possible, ce qui est absurde.

Et cet élément commun est précisément *l'essence* de chaque "créature", c'est-à-dire la présence en elle de l'Etre, source unique de sa subsistance. (1)

Maintenant, cette présence (ou "immanence") obligée, en chacun des êtres, de l'Etre Transcendant n'implique aucunement que l'Etre soit engagé dans l'existence.

Rappelons que celle-ci est fondamentalement polarisée ("à double face", donc soumise à la quantité), alors que l'Etre, étant pure qualité, peut seul être dit **Un**.

(1) Et qui est aussi son "noyau d'immortalité", ce *Logos* "commun à tous" qui est sa *Personnalité* (par opposition à son individualité) ou encore sa participation au *Soi* universel qui transcende infiniment chaque petit *moi* : toutes expressions équivalentes.

Les seuls contacts de l'Etre avec la manifestation sont donc nécessairement ponctuels, soit au sommet de celle-ci (où Il apparaît dans le rôle transcendant de *clé de voûte* universelle (1)), soit en son centre (en position "immanente" (2)).

L'Etre est donc à la fois omniprésent et insaisissable.

On pourrait le comparer familièrement à l'écran blanc qui sert de support aux projections les plus colorées.

Celles-ci n'ont qu'un caractère éphémère et illusoire si on les compare à la stabilité de l'écran (le *Grund*), qui subsiste seul, une fois la représentation terminée.

De même, nous ne voyons que les apparences fugitives dont se nourrit l'illusion cosmique, alors que leur substrat ontologique, qui est pourtant seul véritablement réel et permanent, se dérobe à la perception sensible.

(1) Dans un symbolisme universellement répandu, ce sommet de l'axe du monde est identifié à l'étoile polaire, seul point apparemment immobile (et donc éternel), que les Taoïstes nomment précisément *Tai I*, (la Grande Unité). C'est dans ce "séjour d'immortalité" que résident les sept sages, qui personnifient évidemment le "Monde des Idées", et par suite la Tradition primordiale. A noter que cette clé de voûte se confond avec l'*oculus* du dôme céleste, la "porte étroite" qui seule mène au-delà de l'Etre.

(2) C'est la place de la *Shekinah* hébraïque. Ce terme dérive du verbe *Shakan* : résider, ce qui en fait un équivalent précis de la *Pallas-Vesta* gréco-romaine, et plus littéralement encore de la *Sedes Sapientiae* ("Résidence de la Sagesse"), ou "Sainte Sophie". La virginité de ces figures signifie que leur action de présence, purement ponctuelle, ne les implique en rien dans la multiplicité, origine de toute corruption. Il va sans dire que cet abondant symbolisme "mythologique" ne fait que doubler (ou confirmer, s'il en était besoin) le symbolisme numérique.

Ce paradoxe se vérifie par l'analogie géométrique.

Le fait que la sphère figurant l'espace sorte tout entière de son centre, qui la contient en principe, et que le point ne soit pas compris dans le plan, mais bien l'inverse, symbolise exactement cet autre fait **que tout l'univers dimensionnel sort d'un Principe non-dimensionnel.**

Ou encore, que toutes les formes créées sortent de l'Informel Incréé.

Il y a là un défi au bon sens ordinaire, auquel on devra répondre en rappelant que "le plus ne peut pas sortir du moins".

Ce qui est indéniable aussi longtemps qu'on se borne aux critères quantitatifs.

Mais il faut s'aviser qu'ici les apparences sont trompeuses.

En réalité, "le plus" n'est pas du côté de la manifestation, mais bien du côté du Principe, ce "Tout qualitatif" qui est corrélativement un zéro de quantité.

C'est là un bel exemple du renversement symbolique qui se produit lorsqu'on passe de l'ordre métaphysique au plan physique, et d'ailleurs à l'intérieur même de ce dernier, lors de tout changement de niveau ontologique.

Certes, tout "ce qui est en bas" reproduit fidèlement "Ce qui est en haut", mais en ordre inverse, de sorte que le Principe en tant que tel est imperceptible à l'intérieur de la manifestation et ne peut y être connu que par ses effets. (1)

Il n'y tient pas plus de place que le centre n'en occupe dans le cercle, pourtant tout entier issu de lui. (2)

(1) Cette démarche est un peu comparable à celle de l'astronome postulant l'existence d'une planète jusque-là invisible au vu des seules perturbations qu'elle provoque dans la "mécanique céleste".

(2) Et plus ces symboles sont élevés, moins ils tendent à se montrer. Dans le cas particulier où le symbole revêt la nature humaine, il aura une propension à s'effacer, car "*les premiers seront les derniers*".

Nous venons d'envisager la différence hiérarchique qui sépare l'Etre des "êtres", le lien essentiel étant indiqué par l'analogie des deux termes, qui n'est en rien une identité (équation).

L'opposition équivalente du singulier (de l'unicité) au pluriel est tout aussi significative.

Et la même relation d'analogie peut s'exprimer dans le langage de l'arithmétique, en opposant l'Unité, qui a pour première qualité d'être unique, et "les unités" dont le pluriel apparaît ainsi comme contradictoire.

Or, une relation tout à fait comparable existe en géométrie (1) entre le Point qui se trouve à l'origine du plan et les multiples "points" qui y sont contenus. (2)

Et la même analogie inverse s'applique également à l'Etre et à tous les "êtres" dont il est l'Archétype.

On trouvera donc dans le symbolisme universel d'innombrables images de cette inversion.

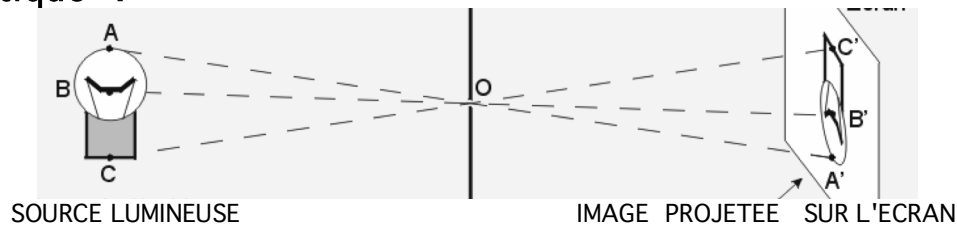
(1) Les Grecs, pas plus que les Chinois, n'ont jamais séparé la géométrie de l'arithmétique, la première étant consacrée au nombre continu, l'autre au discontinu.

(2) La sphère, image de la manifestation du Principe, symbolise notamment sa Justice, du fait que tous les points de sa surface sont également éloignés du centre (isotropie).

Pour plus de détails sur ces questions nous renvoyons le lecteur à nos éléments de cosmologie

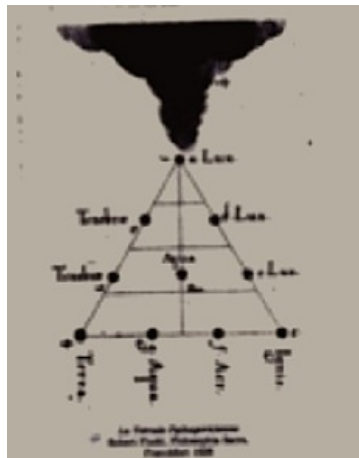
DU SYMBOLISME INVERSE

Une excellente image de l'inversion qui se produit lors de la manifestation du Principe peut être empruntée aux lois de l'optique :



Renversement de l'image dans une lentille ou, comme ici, en passant par le sténopé (du grec "ouverture étroite") d'une "camera obscura"..

Le grand alchimiste Robert Fludd s'en est donc inspiré pour figurer la "descente" du Cosmos à partir de son Principe Suprême.



Représentation qui demande le bref commentaire ci-après. Des deux zones triangulaires, l'une, au plus haut, est purement métaphysique alors que celle du bas relève de la cosmologie.. (1)

(1) Voir aussi à ce propos, F. Schuon, "Remarques sur le symbolisme du sablier", Études Traditionnelles, janvier-février 1966.

Le triangle supérieur inversé figure l'Infini : le Sur-Etre. ou "Zéro métaphysique", absolument transcendant. C'est la Possibilité Universelle. (1)

Seuls certains possibles *contenus* dans cette synthèse obscure sont susceptibles de se manifester.

Pour cela, ils doivent d'abord (2) se concentrer dans le Point métaphysique, sommet commun des deux triangles, qui constitue un "étranglement" entre le non-manifesté et l'ensemble de la manifestation.

Cet "étranglement" qu'est le Point métaphysique informel et incréé a reçu des noms divers (3), qui tous désignent cette première détermination de l'Infini : L'Etre-Un, c'est-à-dire le Verbe, ou Logos. Celui-ci "contient" à l'état encore indifférencié (*en puissance*) toutes les possibilités de manifestation qui pourront maintenant se déployer en donnant naissance au Cosmos.

(1) La couleur noire symbolise le caractère apophatique de cette figure, qui rappelle le Nuage d'Inconnaissance. des Rhénans.

(2) Il s'agit évidemment d'une succession logique, et non temporelle, puisque le temps n'existe qu'au niveau manifesté.

(3) Comme le Sphinx égyptien (dont le nom grec signifie précisément "l'Étrangleur" ; voir notre étude sur *l'Enigme du Sphinx*). Ou encore "l'Isthme" (*Barzakh*) musulman et la "Porte étroite" de l'Évangile. A cela se rattache évidemment l'idée que "Nul ne va au Père si ce n'est en passant par le Fils, le "Père" étant le "Tout Puissant", autrement dit l'Infini des possibles, et le Fils, sa première limitation. D'où aussi la parole du Christ : "Pourquoi m'appelles-tu bon? Il n'y a de bon que Dieu seul." (Luc 18.18 ,19,)

Cet univers est figuré par le triangle inférieur, dont les quatre "étages" se définissent comme suit :

- 1) L'Unité du sommet : c'est le niveau ontologique (c.à d. de l'Etre)
- 2) La Dualité, ou Dyade, issue par polarisation de cette Unité, premier terme (encore principiel) de la multiplicité cosmique.
- 3) Le Ternaire (Triade), principe de la forme.
- 4) Le Quaternaire fondamental, ou Tétrade, principe des conditions de l'Existence corporelle. (1)

Maintenant, ce qu'il y a de particulièrement intéressant dans cette figuration hermétique, c'est qu'elle met en concordance la figure pythagoricienne de la *Tétraktys* (2) avec celle des *Sephiroth* de la Kabbale.

Et donc les deux doctrines métaphysiques en question.

A titre d'illustration, et pour montrer l'accord profond des traditions, voici ce que dit sur ce sujet la doctrine métaphysique juive. (3) (On intercalera de brefs commentaires).

" Le Saint, béni soit-Il, inconnaissable, ne peut être saisi que d'après ses "mesures" (middoth : les médiétés, c.à d. les Nombres), par lesquelles Il a créé les mondes".

- Le "Saint inconnaissable" est le Sur Etre Infini (la Pensée silencieuse, ou Abîme), et les Nombres par lesquels on peut le connaître sont les archétypes (les Idées platoniciennes) manifestés par le Verbe (la Parole).

(1) Voir dans *Mélanges* (NRF) l'article de Guénon qui porte ce titre. Rappelons que ces conditions sont le temps; l'espace, la matière, la forme et la vie..

Le Quaternaire se retrouve dans les quatre âges du temps, les quatre points cardinaux, les quatre éléments alchimiques, lesquels sont mentionnés à la base de la gravure.

(2) Sur la Tétraktys, objet du serment pythagoricien, voir *La Quadrature*, p. 22.

(3) Commentaire du *Sepher Ietsirah* par Moïse de Léon. (cité par Paul Vulliaud).

*"D'anciens auteurs nous ont appris à propos de ce mystère qu'il est caché dans le degré suprême qui est l'Ether pur et impalpable (l'Infini). Ce degré est la somme totale de tous les "miroirs" suivants. Ils en procèdent par le mystère du **point** qui est lui-même un degré caché .*

- Les "anciens auteurs" représentent toute la Tradition. Quant à cet "Ether pur," il ne doit pas être confondu avec l'Ether alchimique, qui n'est que de niveau cosmologique. Les miroirs suivants constituent la hiérarchie manifestée, qui n'est que son reflet inversé.

Le premier degré, absolument secret, ne peut être saisi ; le mystère du point suprême, quoique profondément caché, peut être saisi dans le " Palais intérieur "

-Le "Point suprême" est l'Etre, qui ne peut en effet être connu que par identification, c'est-à-dire par l'Intuition intellectuelle. Et le "Palais intérieur" est un autre nom de l'Intellect transcendant.

"C'est pourquoi il est dit : "Avant l'Un, que peux-tu compter ?" .

- C'est-à-dire : avant ce point, que peux-tu comprendre, en l'absence de Nombres ?

*"Avant ce point, il n'y avait rien, excepté **Ain**"*

- Ce "Rien", c'est le Principe inconnaissable , le "Zéro métaphysique", qui précède l'Unité de l'Etre comme le "Père" précède le "Fils". Il n'est donc pas autre chose que le "Vide" des Taoïstes et des Bouddhistes .

"Le commencement compréhensible de l'existence se trouve dans le mystère du Point suprême. Tout, sans exception, a d'abord été conçu dans la Pensée.

Et si quelqu'un disait : "Voyez ! Il y a du nouveau dans le monde", faites-le taire, car tout fut conçu dès l'origine dans la Pensée"..

De ce préliminaire métaphysique, on peut maintenant tirer une cosmologie comme celle des Sephiroth..

*"Du point caché émanent les six directions de l'espace ; c'est le "Saint des saints", le "Jubilé" (Yobel) (1) ; retour à l'Unité, qu'on appelle également la "Voix", issue de la Pensée .
Tous les êtres et toutes les causes sortent ainsi de l'énergie du Point d'en haut" .*

- Les six directions de l'espace sont celles de l'Hexagramme créateur.
Le Sénair, ou Hexade, s'exprime aussi par les Nombres 6, 66 ou 666.
Par exemple, 66 est le Nombre fondamental du diagramme virgilien. De même, dans l'Islam, il est "le Nombre d'Allah, envisagé comme Créateur.



HEXAGRAMME

(1) Ce Jubilé est un cycle de cinquante années, qui se divisent en $49 + 1$, soit le cycle Septénaire, suivi du retour à l'Unité du Principe. Le **carré** de ce Septénaire est ici la marque du monde subtil par lequel s'effectue le Retour.

LES NOMBRES ENTRE TERRE ET CIEL



Gravure de Karl von Eckhartshausen

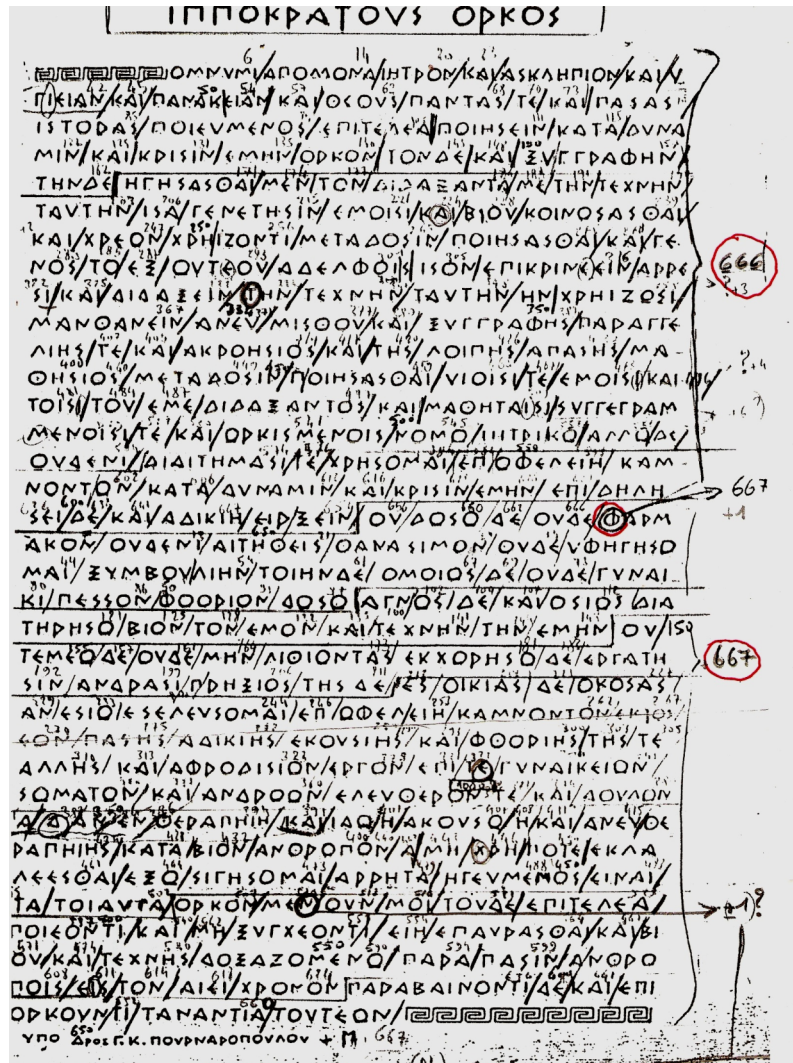
NOTE SUR L'HEXADE

Le caractère universel du symbolisme sénaire - sous la forme de l'Hexagramme et des Nombres 6,66, ou 666 - permet de l'appliquer à tous les aspects des sciences sacrées.

C'est ainsi que le schéma de Robert Fludd a des antécédents historique tels que la structure arithmétique découverte dans les Bucoliques de Virgile par le R.P. Paul Maury.

Mais nous l'avons découverte aussi dans un texte médical de première importance, qui date de l'antiquité, et dont voici une copie d'époque..

LE SERMENT D'HIPPOCRATE ((1))



Même sans savoir le grec, et à condition d'avoir de bons yeux non voit que ce texte se divise en deux parties de 666 lettres chacune, disposées de part et d'autre du caractère central :



Ce dernier est le *Phi* initial du mot *Pharmacion*, terme qui s'applique aussi bien au poison mortel qu'à la potion salutaire. (2)

- (1) Voir notre étude sur *Le Serment d'hippocrate*. Le texte ci-dessus figure sur une stèle découverte dans la Turquie actuelle.
- (2) Nos termes boisson, potion et poison (ce dernier était jadis lui aussi féminin) dérivent tous trois du latin *potio*.

Cette dualité (celle des deux serpents affrontés du Caducée), contraste avec la parfaite neutralité (indifférenciation) de l'Unité centrale, puisque la lettre Phi est ici le "pôle" du texte, (la synthèse de ses deux volets) , et le résumé tout entier. (1)

Ce Phi , la 667 ème lettre du texte, est en effet le schéma du Caducée hermétique, dont l'Unité centrale figure la "voie du milieu", c'est-à-dire l'objectif à la fois spirituel et thérapeutique du *medicus*..

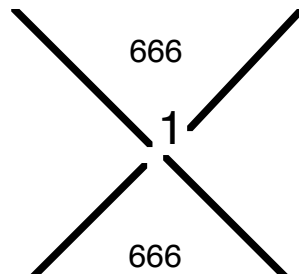
Maintenant quel peut bien être le lien de cette disposition arithmétique avec le schéma géométrique de l'alchimiste ?

Rappelons-nous d'abord que tout Nombre pythagoricien est lié à une forme géométrique.

Or, la forme propre du Nombre apollinien 666 est le *triangle*, ou "somme pythagoricienne" des 36 unités qui le comosent.. (2)

Ce Nombre 36 est la "deuxième Tétraktys", (3) et en tant que carré de 6, il représente lui aussi l'Hexade, envisagée dans le seul domaine subtil.. (4)

Si maintenant, en appliquant ce principe, nous figurons les deux volets de valeur 666 (de base 36), nous obtenons le schéma suivant, identique à celui de l'alchimiste, et qui, avec ses deux "mondes" opposés par le sommet, illustre tout aussi bien la formulation kabbalistique.

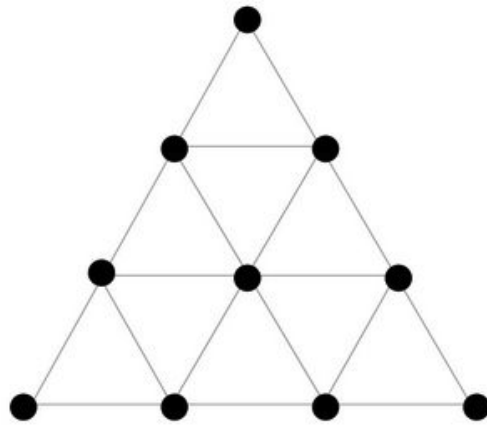


(1) Si nous ajoutons cette Unité à la somme des deux volets de 666 lettres, nous obtenons 1.333, ce qui associe l'Unité au module solaire simple (non polarisé) 333.

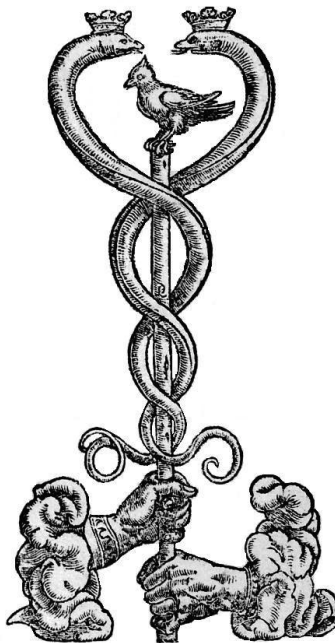
(2) $1+2+3+4+5+6+\dots+36 = 666$. Les nombres triangulaires répondent à la formule $n + (n+1) : 2$;, ici ($666 + 667 = 1\ 333$) divisé par 2 = 666 (, après déduction de l'unité centrale

(3) La première étant le triangle de 4 . $1+2+3+4 = 10$: la Décade sacrée.

(4) De même, le Phi est la principale des lettres "aspirées", ou assimilées, telles que Thèta, Rhô, Sigma, Psi (initiale de psychè) et Chi, qui ont aussi des formes significatives(cercle centré, "serpent", trident ... Ces caractères relèvent du monde subtil (figuré par les *souffles* ou les Vents).).



▪ La Tétraktys pythagoricienne
centrée sur l'Hexagramme et encadrée par la
Triade.



Le Caducée hermétique

Les deux mains qui tiennent l'Axe polaire sortent de nuages symbolisant le
domaine subtil

ANNEXE I

DU DISCRÉDIT DES MYTHOLOGIES

L'ésotérisme, déjà réservé par définition, s'est fait de plus en plus secret, à mesure que progressait la déchéance intellectuelle des peuples. C'est à l'usage de ces derniers que sont nées les mythologies, avec leur imagerie (1) particulière, dont l'efficacité providentielle requiert un milieu "traditionnel" relativement protégé.

(1) Les Nombres eux-mêmes ne sont que les images de réalités supérieures, mais ces images ont un caractère universel qui devrait les rendre plus accessibles. Traiter le symbolisme d'"imagerie" n'implique évidemment aucune appréciation péjorative, d'autant que ces "icônes" peuvent aller jusqu'à prendre la forme humaine, par "incarnation".

Or, cette protection assurée par le contexte social disparaît à vue d'oeil sous l'effet dissolvant du rationalisme technique, déviation d'origine occidentale qui infecte à présent toute la planète.

On a beau dire que le scientisme a disparu (du moins sous sa forme pseudo religieuse), toujours est-il qu'une immense part de l'humanité croit encore, dur comme fer, aux miracles de la science.

Comment espérer dès lors que les braves gens qui ont désormais accès à *tous les savoirs*, réalisent que la seule excuse de l'homme est "de ne pas savoir ce qu'il fait".

Il est loin le temps où la Sibylle nommait Socrate le plus sage des Grecs, du simple fait qu'il admettait ne pas connaître grand chose (en dehors de lui-même).

Il faut en effet beaucoup de simplicité pour croire encore, si l'on est chrétien, à la divinité du Christ, à sa présence dans l'Eucharistie, et à la virginité de sa Sainte Mère.

Il n'en faut d'ailleurs pas moins à un Musulman pour admettre que le Prophète ait pu sillonner les espaces célestes, monté sur la jument Bourak.

Et les braves gens de sourire, eux qui savent tout sur les merveilles *bien réelles* de la biologie et des voyages "intersidéraux".

Ouvrons les yeux et constatons que les récits traditionnels, si profonds soient-ils, ont perdu tout crédit aux yeux d'une large part de l'humanité. Conformément à l'optimisme démocratique, celle-ci est censée avoir appris à réfléchir par elle-même, alors qu'elle n'atteint même plus le niveau intellectuel du légendaire charbonnier, à qui l'on pouvait encore prêter un certain bon sens .

L'attitude incroyablement bornée de l'homme moderne devant le symbolisme le plus élémentaire a été raillée par l'excellent Chesterton, et sous une forme elle-même symbolique (voilà le lecteur prévenu...). "*Je n'ai jamais compris, jusqu'ici, pourquoi un argument solide devient moins solide quand on le soutient par des exemples plaisants (1)*

Si vous dites que deux moutons, plus deux moutons, font quatre moutons, vos auditeurs admettront la chose avec patience, comme des moutons...

Mais si vous dites la même chose de deux singes, ou de deux kangourous, ou encore de deux griffons vert pâle, les gens iront jusqu'à refuser d'admettre qu'en ce cas, deux et deux fassent quatre.

On dirait qu'ils se figurent que vous avez imaginé l'arithmétique de toutes pièces, comme votre exemple" .

(1) Pour adapter à notre propos ce texte extrait de *La clef d'or* , remplaçons "plaisants" par "imagés", ou "symboliques".

Le fait étant là, il ne reste plus à nos *civilisés* qu'à mener une vie sans horizon, vouée tout au plus aux *activités de l'extrême* et au vague espoir d'une intervention *extra-terrestre* .

Tout cela ne peut durer : il est impossible à l'homme de se contenter d'une existence animale (ou plutôt infra-animale) sans attendre quelque explication qui lui apprenne *de façon plausible* d'où il vient et quelle est sa véritable destinée.

A quoi les esprits forts répondent couramment que ce souci n'est dû qu'à un manque de courage devant la perspective de *disparaître*. Mais ne serait-ce pas plutôt le refus, instinctif, et tout aussi raisonnable, d'admettre qu'une réalité quelconque puisse *disparaître* sans laisser aucune trace, alors que la physique elle-même reconnaît cette vérité, puisque "*Rien ne se perd, pas plus que rien ne se crée* : tout se transforme".

On rappelle que notre monde tout entier est composé d'*effets* dont les causes (et à fortiori la Cause première) se situent en dehors d'eux et "en amont".

Dire d'un effet quelconque qu'il a *disparu* revient en réalité à constater **qu'il s'est résorbé dans sa cause.**

Nous en avons déjà donné une illustration géométrique en montrant que si l'on réduit les rayons d'une sphère jusqu'à ce qu'ils atteignent cette limite qu'est l'unité centrale (leur origine, ou leur cause), ils auront certes perdu toute dimension perceptible, mais rien de leur réalité, puisqu' après s'être résorbé dans leur cause, ils y restent présents *en puissance*.

Chacun d'entre eux s'est donc *fondue* dans son origine, mais sans y être *confondu* avec aucun autre de ses semblables, puisque tous diffèrent par leur *tendance en direction*, toujours bien présente - en mode potentiel - dans le point central

Si nous avons employé à ce sujet les termes de "personnalité" et de "vocation" (au sens de "raison d'être"), c'est pour faire sentir que ce modèle est applicable à tout type de "créature", l'être humain compris.

Et puisque nous venons d'appeler la mathématique à la rescousse, le moment est venu de rappeler que deux des traditions les plus anciennes, issues directement de la Tradition Primordiale (1) nous ont légué une cosmologie fondée, non seulement sur des mythes plus ou moins particuliers, mais sur l'évidence universelle du Nombre lié à la géométrie.

Cette *arithmologie* doit présenter des caractères particulièrement appropriés à notre époque, du simple fait que la fin d'un cycle présente toujours une étroite analogie avec son origine.

Or, le monde moderne considère lui aussi le nombre comme l'ultime critère de la vérité scientifique.

Mais sa conception du nombre s'oppose si diamétralement à ce qu'elle était pour nos lointains ancêtres, que l'analogie en question ne peut être qu'une *analogie inverse* .

Et l'on constate en effet que les sciences actuelles se servent presque exclusivement des propriétés quantitatives (calculatrices) de la mathématique, alors que la Tradition, sans ignorer celles-ci, s'attache avant tout à ses aspects qualitatifs c'est-à-dire symboliques. (2)

Cette priorité ayant été inversée, comme on doit s'y attendre dans un "monde à rebours, on constate que c'est bien *la corruption du meilleur qui est à l'origine du pire*.

(1) Voir René Guénon, *Formes traditionnelles et cycles cosmiques*, (chapitre consacré à la science des Nombres, et à propos du pythagorisme) "*Il s'agit ici de la dérivation directe ; même si la Tradition primordiale est hyperboréenne (i.e. polaire), et si, par conséquent, toutes les formes traditionnelles sans exception se rattachent finalement à ç cette origine, il est des cas, comme celui de la Tradition hébraïque, où ce ne peut être que fort indirectement et à travers une plus ou moins longue série d'intermédiaires, qu'il serait d'ailleurs bien difficile de prétendre reconstituer exactement.*

(2) Ce que nous en avons dit dans nos exposés pythagoriciens est tout aussi vrai de la tradition chinoise. Selon Marcel Granet (*La Pensée chinoise*, ch. III), un des traits fondamentaux de cette pensée est *un extrême respect pour les symboles numériques, qui se combine avec une indifférence extrême pour toute conception quantitative*".

Il suffirait donc en principe "d'inverser la subversion" pour ramener à la raison" l'homme malade de rationalisme.

En fait, le mal est si profond qu'il faudra attendre une catastrophe, désormais inéluctable, pour voir advenir ce retour à l'Ordre. (1)

On voit donc que cela n'implique aucun pessimisme foncier. (2)

Comme on demandait à Dante pourquoi il avait intitulé "Comédie" son catalogue d'horreurs, il répondit : "une comédie est certes un drame, mais un drame dont la fin est heureuse..."

(1) En grec, *catastrophe* désigne littéralement un "retournement de situation". C'est le cas du "coup de théâtre". Le retour à l'ordre universel (La "Grande Justice" ou "Eurydice" des Pythagoriciens) est dit aussi "apocatastase" (litt. " rétablissement de l'état antérieur").

(2) Voir à ce propos le dernier chapitre du *Règne de la Quantité..* sur " la fin d'un monde".

ANNEXE II

Pour illustrer ce qui précède, citons un peu longuement Aldous Huxley, un des critiques les plus lucides de notre temps, même en l'absence de toute référence à la métaphysique.

DE L'IDOLATRIE (extrait de *Perennial Philosophy*).

On peut classer sous trois rubriques principales le nombreuses formes d'idolâtrie supérieure : technologique, politique et morale.

1) **L'idolâtrie technologique** est la plus ingénue et la plus primitive des trois. La foi moderne aux idoles technologiques est tellement sincère et totale qu'en dépit de toutes les leçons de la guerre mécanisée, il est impossible de découvrir dans la pensée populaire de notre époque aucune trace de la doctrine ancienne et profondément réaliste de l'*Hybris* (arrogance) et de l'inévitable *Némésis* (châtiment vengeur) qui s'ensuit.

Il règne une croyance très générale suivant laquelle, en matière d'appareils mécaniques, on peut obtenir quelque chose pour rien, à savoir jouir de tous les avantages d'une technologie compliquée et de plus en plus lourde, sans avoir à les payer d'aucun inconvénient compensatoire.

2) **Les idolâtres de la politique** ont le culte des organisations sociales et économiques rédemptrices. Qu'on impose aux êtres humains les organisations adéquates, et tous les problèmes, depuis la dépravation et le malheur jusqu'à la soif de pouvoir et à la guerre, disparaîtront d'eux-mêmes (voilà ce qu'ils s'imaginent). (1)

La plupart des idolâtres de la politique ont aussi le culte de la technologie. (2)

(1) Et voici ce qu'en pense cet honnête homme de Bernanos - " *A quoi bon se mettre l'esprit à la torture pour trouver la formule de nouvelles institutions libérales ? Il ne s'agit pas d'édifier à grand peine des institutions libérales, il s'agit d'avoir encore des hommes libres à mettre dedans ...* "

(2) Et du même :-" *L'Etat technique n'aura demain qu'un seul ennemi : l'homme qui ne fait pas comme tout le monde, ou encore : l'homme qui a du temps à perdre... Ou plus simplement, si*

vous voulez, l'homme qui croit à autre chose qu'à la technique ".

(La France contre les Robots)

Pourtant, ces deux religions sont au fond incompatibles, puisque le progrès technique rend vite désuet n'importe quel plan politique. En outre, l'être humain est doué de libre arbitre, et si les individus trouvent bon de ne pas la faire fonctionner, même la meilleure organisation ne produira pas les effets qu'elle était censée produire.

3) **Les idolâtres de la morale** sont plus réalistes : ils se rendent compte que les techniques et le management ne suffisent pas à garantir le triomphe de la vertu et l'accroissement du bonheur. Entre des mains indifférentes ou malveillantes, le plus bel instrument est soit inutile, soit maléfique.

Mais les moralistes cessent d'être réalistes et deviennent des idolâtres lorsqu'ils adorent, non pas Dieu, mais leurs propres idéaux éthiques, et qu'ils traitent la vertu comme une fin en soi et non comme la condition nécessaire de la connaissance et de l'amour de Dieu. Connaissance et amour sans lesquelles cette vertu ne deviendra jamais parfaite, ni même socialement efficace. (1)

(1) Outre qu'elle peut être prétexte à mille manipulations. Le moralisme,, en particulier sous sa forme humanitaire et judiciaire, reste une arme redoutable aux mains de la subversion. C'est que le Diable, qui a déjà la réputation d'être un excellent logicien, est encore meilleur moraliste. On verra dans le texte suivant par quelle étrange métaphore Dante illustre la transcendance de l'intuition intellectuelle sur la raison raisonneuse. Voir aussi à ce sujet *Athéna, Axis Mundi..*

ANNEXE III

LE DESTIN DE BERTRAND DE BORN

Ce n'est pas sans intention que Dante place ce personnage et son châtement insoutenable au chant 28 de son Enfer, donc sous le Nombre même d'Athéna. (1)

Et tout le contexte est à l'avenant.

Il n'y est en effet question que des méfaits d'une rationalité débridée, et de la sanction imposée ici par la Vierge divine elle-même, en tant qu'Elle est aussi *Némésis* et "Porte de l'Enfer" (*lanua Inferni*). (2)

Ce Bertrand nous apparaît donc parmi une série de trompeurs, faux-monnayeurs (3) et "semeurs de discorde", parmi lesquels le sophiste Sinon.

L'un de ces réprouvés, s'accusant d'avoir pratiqué "les ruses et les chemins couverts" est aussitôt saisi par un démon qui lui lance ironiquement : "*Mais peut-être ignores-tu que je suis logicien ?*".

Après quoi il est traîné devant le juge Minos (figure du Mental cosmique, et qui, à ce titre, règne sur le Labyrinthe).

Et voici en quel état Bertrand apparaît devant Dante, vision que le poète "*aurait peur de raconter s'il n'en donnait la preuve*".

(1) Nombre "parfait", qui mesure notamment les jours du mois lunaire.

(2) Celle-là même que Villon, au nom de sa mère, implore sous le titre d' *Emperière des infernaux palus* .

(3) Allusion évidente à Philippe IV, grand falsificateur et au procès inique qu'il intenta aux Templiers. La trahison de Sinon ("oui-non", ou "la langue fourchue") est pourtant, elle aussi, comme celle d'Ulysse (protégé d'Athéna), une *Felix culpa*. Voir *Inf.erno* , XXVI, 59... : "*le stratagème du cheval qui causa la brèche d'où sortit la noble semence des Romains.*". Du reste, c'est avant tout la Fortune qui, "*en tournant, abaissa l'arrogance (Hybris) des Troyens , qui se croyaient tout permis*". (XXX, 13-14). Ceci laisse présager le sort qui attend les "impérialistes" actuels

A propos de sophistique, voir, au chant XXX, l'interminable querelle - vrai chef-d'oeuvre de *disputatio* scolastique - qui oppose Sinon à un faussaire, un certain Maître Adam, inconnu par ailleurs, qui, par soif de l'or, falsifia la monnaie de Florence. Cet Adamn, qui *s'est laissé séduire* , en rappelle donc un autre. Quoique atteint d'hydropisie, et donc gonflé d'eau, **il meurt de soif**, ce qui fut aussi le supplice de l'"âne" Midas...(dont le nom évoque d'ailleurs la raison (\sqrt{MD})).

"Car ce *donneur de mauvais conseils* s'avancait, tenant à bout de bras sa tête coupée, *en guise de lanterne*.

" *Et Ils étaient deux en un , et un en deux ...*"

" *Comment cela peut se faire - conclut le poète - seul le sait Celui qui en a décidé de la sorte* " .

Mais Bertrand, tout damné qu'il est, le sait fort bien, lui aussi :

" *J'ai rendu le père et le fils ennemis l'un de l'autre (...)* *

Et c'est parce que j'ai séparé ces deux être si étroitement unis que je porte mon cerveau séparé, hélas, de son principe qui est en ce tronc.

Ainsi s'observe en moi la loi du talion ". (v. 136- 142)

Cette fin du chant décrit donc en toutes lettres le sort qui attend la raison (la tête) si on la sépare de son Principe, la Lumière Intellectuelle du Coeur, située en effet "dans le tronc".

Elle n'est plus dès lors qu'un méchant lumignon, bien incapable de guider nos pas.

Ce terme de *tronc* évoque d'ailleurs aussi celui de l' *Arbre polaire* dont nos logiciens aveugles coupent la branche maîtresse, celle-là même sur laquelle ils sont assis...Et *talion* n'est qu'un autre nom de l'inexorable Némésis.

(1) Le *Père* étant ici l'Intellect central, auquel la raison doit normalement rester subordonnée. Pour illustrer des vérités universelles, Dante se sert des personnages de l'histoire locale, aujourd'hui bien oubliés, mais dont le rôle est identique à celui des héros "païens" de la mythologie. Tel Œdipe, qui lui aussi "tua le Père" (i.e. renia l'Intellect) pour "épouser la mère" (i.e. se vouer à la rationalité), double crime qui lui valut, à lui aussi, de perdre la vue. Et si nos contemporains n'étaient pas, à leur tour, aveuglés par les sornettes psychanalytiques (qui sont même en dessous de la raison), ils auraient vite fait de reconnaître l'analogie de ces deux mythes, pour retrouver une véritable "psychologie des profondeurs". Voir à ce propos *l'Enigme du Sphinx*.

(2) Mythe et mystère ont le même radical \sqrt{MU} que le *mutisme* imposé aux initiés. D'où le contraste bien connu entre *mythos* et *logos* (langage *logique* , "clair et distinct"). Pour ce qui est des Nombres, chacun sait que leur symbolisme joue dans le pythagorisme un rôle plus essentiel encore que la mythologie, en ce qu'ils expriment pleinement l'idée de mesure et donc d'équilibre.. Le radical \sqrt{MT} des " maths" est le même que celui de *metron* (la mesure) et de *mésotès* le "juste milieu", en latin *aurea mediocritas*. Et le fait qu'il vaut de l'or signifie qu'il n'a certes rien de *médiocre*..